FEMMES DANS L'ÉDITION

Le torchon brûle-t-il toujours ?

ANNE-LAURE WALTER ET DANIEL GARCIA

Si les femmes sont majoritaires dans l'édition quarante ans après la fondation du Mouvement de libération des femmes, leur poste et surtout leur salaire sont rarement à la hauteur de ceux des hommes. Cinq directrices de maisons d'édition témoignent.

Quarante ans après la naissance du MLF, que l'on fêtera, un peu arbitrairement, ce printemps, trois salariés sur quatre sont des femmes et la profession se féminise d'année en année, selon le dernier rapport de branche du SNE. « *L'édition a toujours employé beaucoup de femmes, depuis le XIXe siècle, notamment parce qu'on les paie moins !* » constate l'historien Pascal Fouché (1).

Dans les années 1970, selon le recensement de l'Insee en 1975 exhumé par Elodie Richoux, une étudiante de Sciences Po-Lyon pour son mémoire de fin d'année sur « Les femmes et l'édition en France dans les années 1970 », si 500 femmes pour 1 100 hommes sont répertoriées dans la catégorie « éditeurs ou libraires éditeurs », elles ne sont qu'une poignée aux postes de décision. « *Aujourd'hui comme hier, trois types de femmes se retrouvent à la tête d'une maison d'édition,* analyse Pascal Fouché : *celles qui en ont hérité, celles qui ont fondé leur structure et celles qui ont été nommées.* » Historiquement, la catégorie de celles qui reçoivent une maison en héritage à la suite de la mort d'un père ou d'un mari s'est développée en premier. En 1918, à la mort de l'éditeur de géographie Alphonse Taride, c'est sa veuve qui hérite de la maison, qu'elle laissera ensuite à ses filles. Au début des années 1920, c'est Eugénie Perrin qui prend la suite de son père à la tête de la librairie Perrin. Et à la mort d'Alexandre Hatier en 1928, c'est son épouse, Marie Hatier, qui lui succède. Cela a été le cas plus récemment de Marie-Claude Brossollet qui a succédé à son frère Max à la tête de Belin, ou de Françoise Nyssen à qui son père a confié les clés d'Actes Sud qu'il a fondée.

Celles qui ont créé leur maison se font déjà plus rares. Avant les années 1970, seules Elvire Choureau, Eugénie Droz ou Adrienne Monnier, la première à publier *Ulysse* de Joyce en français, se lanceront dans l'aventure. Il faudra attendre 1968 pour que le phénomène se développe, dans l'édition comme partout ailleurs. Dès février 1968, Régine Deforges lance L'Or du temps. Quatre ans après, les éditions Jeanne Laffite voient le jour et, tournant décisif, en 1974, Antoinette Fouque crée, cinq ans après avoir cofondé le MLF, les éditions Des femmes. « *Le désir qui a motivé cette naissance est davantage politique qu'éditorial : à travers la maison d'édition, c'est la libération des femmes qu'il s'agit de faire avancer* », explique-t-elle. A sa suite, beaucoup d'éditrices monteront leurs sociétés, mais aucune ne se revendiquera féministe et positionnera comme telle sa ligne éditoriale. Ainsi, par exemple, Sylvie Messinger dirige Alta, créée par Jean-Claude Lattès avant sa propre maison. Christine Bonneton fonde la sienne en 1997. Deux ans plus tard, Anne-Marie Métailié se lance, suivie par Liana Levi en 1982, Odile Jacob et Vera Michalski en 1986, Jacqueline Chambon et Marion Hennebert (Aube) en 1987, Viviane Hamy en 1990, Nicole Lattès, Anne Carrière et Joëlle Losfeld en 1993, Agnès Viénot en 1995, Claire Paulhan en 1996, Marion Mazauric en 2000, Sabine Wespieser en 2001… Autant d'entreprises qui existent toujours aujourd'hui.

Concentration du secteur. En revanche, il faudra attendre les années 1990 pour voir arriver, petit à petit, à des postes de direction des femmes à qui l'entreprise n'appartient pas. Un phénomène lié aux grands mouvements de concentration du secteur. Après les Suite page 18 //

Teresa Cremisi « Instaurer des quotas pour faire la transition »

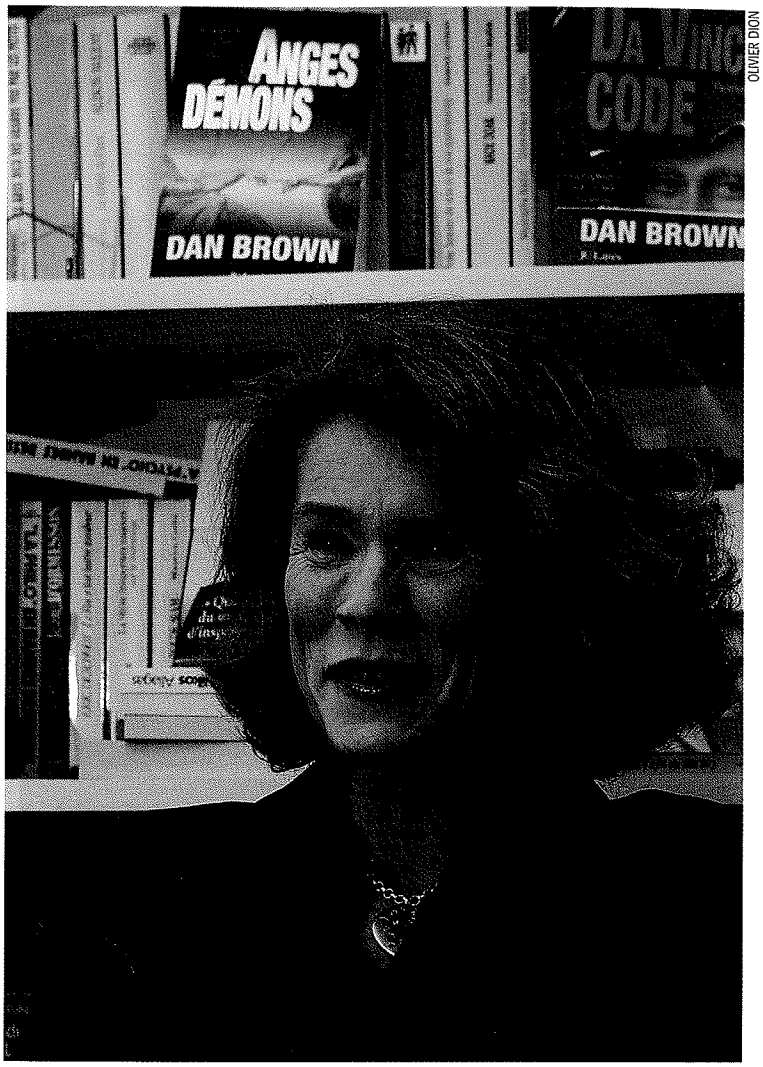
« J'ai grandi en Italie, mais je n'ai jamais senti, par le hasard des choses et de l'éducation, d'entraves masculines. En fait, je n'ai jamais éprouvé aucune difficulté à marcher sur les plates-bandes des hommes ! Il existait, en Italie, un mouvement très combatif, semblable au MLF. Je leur ai consacré un petit peu de mon temps, au début, mais mon investissement militant n'est pas allé très loin, car j'avais l'impression, me concernant, d'avoir résolu tous mes problèmes. Mais je n'ai pas choisi une carrière anodine. L'édition fait partie de ces métiers où les femmes sont depuis longtemps très présentes et qui peut incarner, chez elles, une vocation. Parce que c'est un métier de passeur, qui approche la création et les artistes. Il serait ridicule de penser que c'est une profession en voie de dévalorisation, parce que les femmes y sont aujourd'hui largement majoritaires. Regardez comment nous sommes médiatisés ! C'est toujours un métier qui jouit d'un prestige inouï. Il n'y a qu'à voir le nombre de CV qualifiés que nous recevons chaque jour. Cela dit, l'édition n'échappe pas à une règle commune au monde de l'entreprise : plus le chiffre d'affaires est important, plus les femmes se raréfient au sommet. Longtemps, j'ai été férocement opposée aux quotas. Je suis aujourd'hui sur une position moins raide, et peut-être moins logique. Car si la logique voudrait que nous réussissions à nous imposer sans les quotas, je crois qu'il serait nécessaire de les instaurer pendant une période de transition – 10 ou 15 ans, par exemple – pour les abandonner ensuite. Une telle mesure donnerait un coup d'accélérateur à l'égalité hommes-femmes. » ○

Teresa Cremisi est P-DG de Flammarion

OLIVIER DION

> ❝ *L'édition n'échappe pas à une règle commune au monde de l'entreprise : plus le chiffre d'affaires est important, plus les femmes se raréfient au sommet.* ❞
>
> TERESA CREMISI, FLAMMARION

OLIVIER DION



Isabelle Laffont « J'ai été obligée de faire mes preuves »

« Bien sûr, on peut penser que mon cas est particulier, puisque je suis née dans le sérail. En même temps, le jour où j'ai décidé de quitter les éditions Laffont, mon avenir n'était pas tout tracé, loin de là. Etre fille et femme d'éditeur, c'était presque un handicap ! J'ai été obligée de faire mes preuves. Heureusement, j'ai trouvé des hommes qui m'ont fait confiance. Jean-Claude Fasquelle m'a donné une collection chez Grasset. Jean-Louis Lisimachio m'a offert de m'occuper du Livre de poche. Puis je me suis vu proposer de reprendre les éditions Lattès. A l'époque, la maison était dans un sale état. Au début, je n'étais pas sûre de tenir le coup. Quinze ans après, je suis plutôt fière du parcours accompli. On peut évidemment se demander si les choses n'auraient pas été plus faciles si j'avais été un garçon. Mais je n'en suis pas sûre. Au fond, avec le nom que je portais, c'était plutôt un atout d'être une femme. Tout simplement parce que les femmes inspirent moins de méfiance... au départ. Nous sommes sans doute plus respectueuses de l'autorité, et à coup sûr moins agressivement ambitieuses que les hommes. Mais nous sommes solides et tenaces ! Aujourd'hui, la profession s'est considérablement féminisée. J'ai envie de dire : trop ! Ici, chez Lattès, ça manque d'hommes ! Les femmes sont d'excellentes lectrices, mais nous avons besoin du regard des hommes, car nos sensibilités sont complémentaires. » ○

Isabelle Laffont est directrice générale de Jean-Claude Lattès

LAURENT SAZY

Viviane Hamy « Mes livres ne sont pas mes bébés »

« Dès qu'on me parle de féminisme, ou de mouvement féministe, j'ai une prudence de Sioux. Je ne sais pas toujours très bien ce qu'on entend par là. Dans mon cheminement professionnel, j'ai fait cinq maisons d'édition en dix ans, où j'ai occupé à chaque fois des postes différents. J'ai eu cinq directeurs, et j'ai cinq fois démissionné. Si j'ai fini par créer ma propre maison, ce n'est pas par revendication féministe, mais parce que, dans ce métier, dès que l'on occupe un poste, il est effroyablement difficile de faire autre chose, que l'on soit un homme ou une femme. La fonction prime toujours sur la personne. Or, j'ai une approche inverse. Le travail que je demande à chacun, qu'il s'agisse des employés, des auteurs ou des fournisseurs, sera influé par ce que j'aurai pu percevoir de leur personnalité. C'est sans doute là un trait de mon caractère. Mais je crois aussi que le fait d'être une femme me fait voir les choses différemment. Les femmes ont à mon sens une perception du monde plus globale, mais aussi plus ouverte. Comme si leur regard balayait tout ce qui se passe autour d'elle – peut-être parce qu'en plus de travailler à l'extérieur elles tiennent un foyer et élèvent des enfants –, alors que les hommes sont davantage sur des rails. Et puis, je ne suis pas dans un rapport de puissance. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le pouvoir, c'est de construire quelque chose. En revanche, je n'ai ni un "discours de femme", ni une "attitude de femme" avec mes auteurs. Et je déteste materner. Mais je déteste encore plus qu'on me dise "Vos livres sont vos bébés".
Et pourtant, combien de fois ai-je entendu, et entends-je encore cette phrase ! Au début, je voyais rouge. Aujourd'hui, j'aurais plutôt tendance à en rire. Même si je récuse toujours aussi fermement ce vocabulaire matérialo-puérilico-régressif. Les livres sont des productions de l'esprit. Et je n'ai jamais donné le biberon à un livre ! » ●

Viviane Hamy dirige les éditions du même nom

// Adélaïde Barbey, Agnès Touraine, Nathalie Jouven ou encore Hedwige Pasquet, la tendance s'est accélérée au début du siècle avec Teresa Cremisi, Isabelle Magnac, Isabelle Jeuge-Maynart, Catherine Lucet… entre autres. Elles arrivent même dans les secteurs très « masculins » de la diffusion et de la distribution comme Michèle Benbunan ou Karima Gamgit. Mais les « grandes patronnes » restent minoritaires et la féminisation du secteur ne dépasse que rarement le niveau des directions de départements. Elles officient par ailleurs souvent dans les secteurs qui touchent à l'enfance, l'éducation ou les arts ménagers (scolaire, pratique, jeunesse).

Rémunération. « *On ne peut donc pas parler de discrimination à l'emploi, car il y a une majorité de femmes dans le secteur. Le problème se pose au niveau des salaires où il existe une réelle inégalité* », affirme Martine Prosper, secrétaire générale du syndicat national Livre-Edition CFDT. Les femmes représentent 75 % des salariés de l'édition, mais elles ne sont que 59 % à faire partie des dix plus gros salaires de leur entreprise. Comme dans beaucoup de secteurs qui se féminisent, les niveaux de rémunération plongent. « *Les femmes sont concentrées dans le cœur du métier, les fonctions éditoriales (2), là où les salaires sont plus bas,* note Martine Prosper. *Un assistant d'édition embauché après un bac + 5 sera toujours moins payé – de 14 à 20 % en moins – qu'un contrôleur de gestion de même niveau de formation.* » Ces emplois sont les plus recherchés, ce qui entraîne une mise en concurrence et une forte pression sur les salaires. L'écart salarial homme-femme se creuse avec la multiplication des temps partiels souvent proposés aux jeunes mères de famille. « *Déjà que le niveau d'embauche est bas, la période où se constitue la carrière coïncide avec le moment de la naissance des enfants. Un passage au 4/5 est souvent proposé, ce qui met un coup d'arrêt à l'évolution dans l'entreprise. C'est le fameux plafond de verre.* » En effet, un 4/5 a pour effet de geler les salaires sans pour autant réduire les responsabilités qui viennent avec l'expérience. Si quelques femmes arrivent au sommet des entreprises, quarante ans après le mouvement de libération des femmes, des progrès restent à faire. ●

OLIVIER DION

« *On ne peut pas parler de discrimination à l'emploi, car il y a une majorité de femmes dans le secteur. Le problème se pose au niveau des salaires où il existe une réelle inégalité.* » MARTINE PROSPER, SYNDICAT LIVRE-ÉDITION CFDT

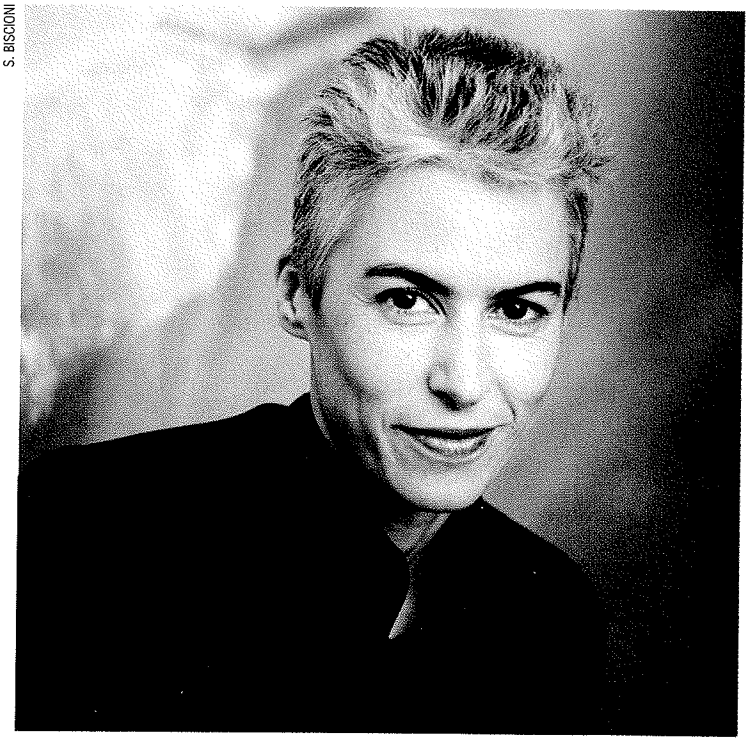
(1) Pascal Fouché est directeur du développement d'Electre.
(2) Selon l'observatoire paritaire de l'édition, 78 % des responsables d'édition et 88 % des assistants d'édition sont des femmes.

Marion Mazauric « Les maisons indépendantes sont fondées par des femmes »

« Que l'édition se soit féminisée, c'est une évidence. Que ce soit le signe d'une dévalorisation de la profession, je le conteste sur un plan intellectuel. En revanche, il faut bien constater que les salaires ne suivent plus. Il y a même une très forte dégradation du salaire des jeunes. En même temps, je constate, depuis quatre ou cinq ans, le retour des garçons : on en voit de plus en plus rentrer dans le métier, y compris à des postes, comme la presse, où ils étaient généralement absents autrefois. Cela dit, ce n'est sans doute pas un hasard si, depuis une quinzaine d'années, les maisons d'édition indépendantes qui ont émergé étaient toutes, ou presque, fondées par des femmes. Les femmes ont un rapport plus affectif au travail. C'est une attitude qui va plutôt bien avec cette profession, et qui se révèle encore plus utile lorsqu'on est un petit éditeur indépendant. Je pense sincèrement que les femmes ont une compétence renforcée dans le lien auteur-éditeur. Attention, il ne s'agit pas de maternage, même si beaucoup d'auteurs aiment être maternés. Personnellement, je ne suis pas une femme maternelle. Mais ce lien affectif existe. Très honnêtement, je n'aurais certainement pas dit cela il y a vingt ans, quand je suis entrée dans le métier ! Dans ma famille, on est féministes de mère en fille, et j'aurais considéré que c'était un point de vue machiste. Mais l'expérience aidant... » o

Marion Mazauric est directrice-fondatrice des éditions Au Diable Vauvert

S. BISCIONI



« Je pense sincèrement que les femmes ont une compétence renforcée dans le lien auteur-éditeur. Attention, il ne s'agit pas de maternage ! » MARION MAZAURIC, AU DIABLE VAUVERT

« L'édition est une des branches où le verrou a commencé à sauter. Les femmes commencent à monter un peu partout » CATHERINE LUCET, ÉDITIS

OLIVIER DION

Catherine Lucet « Je n'ai jamais ressenti la moindre entrave »

« J'ai eu la chance de grandir dans une famille nombreuse où les filles et les garçons se répartissaient à égalité les ambitions intellectuelles et les tâches ménagères. L'émancipation des femmes passe aussi, et d'abord, par le cercle familial. Les mères ont une lourde responsabilité dans l'éducation de leurs filles, mais aussi de leurs fils. Puis j'ai fait Polytechnique, où nous n'étions, dans ma promotion, que 18 filles sur 320 élèves. Et j'ai commencé ma carrière dans des univers très masculins, notamment le conseil en management. Mais je n'ai jamais ressenti la moindre entrave. Il est vrai que quand on sort de l'X, on jouit du privilège de posséder un diplôme qui est plus important que le genre ! Toutefois, c'est vrai que le monde de l'entreprise reste largement fermé aux femmes dès qu'on aborde les postes de responsabilité. Mais pas dans l'édition. Je crois justement que c'est l'une des branches où le verrou a commencé à sauter. Les femmes commencent à monter un peu partout. Regardez le comité directeur d'Hachette Livre : Arnaud Nourry est entouré de femmes ! Et ici, chez Editis, le comité de direction du pôle "Education et Référence" reflète assez bien la composition du personnel : il y siège 65 % de femmes, pour 75 % de salariées femmes. Le groupe consent par ailleurs de gros efforts sur l'égalité salariale, avec la mise en place d'un système de suivi annuel, d'ailleurs prévu par la loi, mais rarement appliqué par les entreprises. Tout cela me rend plutôt optimiste ! » o

Catherine Lucet est présidente de Nathan, et dirige le pôle « Education et Référence » du groupe Editis.